

Le pouvoir des souvenirs

On parle de déconfinement, partout sur la planète. On y va graduellement, sauf dans les villes américaines où des manifestants manifestent leur joie de pouvoir sortir leur colère contre les policiers. Il est manifeste qu'ils ne festoient pas, tout de masque habillés, afin de protéger les autres de leur virus tout en se cachant des caméras des policiers. Autour de moi, petite région mauricienne, le racisme se manifeste autour de notre seule université et demeure latent dans la population en générale. Cela n'a pas empêché la Covid-19 d'y faire des ravages en ciblant nos CHSLD. Ces belles maisons de retraite pour personnes très âgées et très malades dont les enfants ont réussi à les y loger et qui sont vite devenues un foyer accueillant pour le virus. Les résidents n'y moururent pas tous, mais tous en furent touchés. Dans plusieurs années, quand tous les témoins seront décédés, le gouvernement produira un rapport dit historique, qui ne changera rien à la situation de nos chers disparus.

Le sort réservé aux parents

La société québécoise a bien changé. Dès qu'un enfant naît, les parents s'empressent de l'inscrire sur une liste d'attente pour leur inscription dans une garderie subventionnée par l'État. Vivement on le place en pré-pré-maternelle puis en maternelle puis à l'école. Pendant l'été, c'est la course pour les camps d'été. Les enfants disparaissent ensuite, pendant l'adolescence, occupant en permanence leur chambre de jour et leurs amis de nuit. Les parents, s'il sont chanceux, pourront profiter de leur progéniture pendant leur vingtaine, le temps qu'ils se décident à voler de leurs propres ailes. Aucune raison de partir, le sexe se déroule maintenant au domicile familial. Puis ce sera la grande délivrance: les enfants prendront des conjoints de qui ils nous confieront les enfants pendant les heures de fermeture des garderies. Ils vieilliront et ce sont les enfants qui prendront soin de leurs géniteurs, en les plaçant, le plus rapidement possible, sur une liste d'attente pour leur inscription dans un CHSLD. Ils iront les visiter juste avant que papa et maman ne deviennent alzheimer pour leur faire signer un papier exigeant l'aide médicale à mourir. Ils iront vérifier une fois aux trois ans si on leur donne bien un bain par semaine et si ces derniers ont modifié leur testament en espérant garder de beaux souvenirs de leurs parents adorés. Maudite société.

À ma naissance, en 1945, il en était tout autrement. Je ne fus pas inscrit sur une liste d'attente. Les garderies n'existaient pas. Inutiles, vu que les mères demeuraient à la maison, ayant trop de travail domestique à faire. L'eau chaude n'existant pas, toute la famille prenait un bain hebdomadaire. Je pouvais donc partager mes cinq années d'enfance avec une mère qui s'occupait de l'élevage et un père qui travaillait du matin au soir, sauf les dimanches. Elle s'occupait de mon éducation et lui de redresser mes torts. Évidemment, c'est ma mère qui servait de délateur, puis après la fessée, de consolatrice. À l'école, les maîtresses et les frères portaient en eux l'autorité paternelle. Pas question de se plaindre de ce qui se passait à l'école. Si je mentionnais que le frère directeur m'avait donné un coup de strappe de cuir, mon père me donnait deux coups de ceinture. De vrais complices. Dès l'âge de douze ans, on nous invitait gentiment à contribuer au revenu familial et pour nous aider, papa nous trouvait lui-même un employeur qui remettait notre paie directement au revenu familial. Puis, dès qu'on sentait les besoins de procréer poindre à l'horizon, les familles s'assuraient que des rencontres sous surveillance puissent se développer afin que de nombreux enfants puissent agrandir la famille, augmentant le nombre de travailleurs apportant leur pécule au revenu familial. Évidemment, l'union devait être consacrée par un représentant de Dieu dont l'existence demeure toujours un mystère. N'ayant pas connu moi-même toutes ces étapes évolutives, je me souviens que l'aîné de la famille héritait de la maison familiale, à la condition d'héberger et de nourrir ses parents vieillissants. Habituellement, le père décédait, six mois après avoir pris sa pension à l'âge de 65 ans des suites d'une maladie industrielle. Sa veuve lui survivait quelques années n'ayant jamais connu l'usine, donc l'usure. Pas de chicane, il ne restait rien comme héritage.



Les achats en confinement

Grâce à la modernité, nos foyers sont presque tous reliés au reste du monde via Internet. On m'a obligé à demeurer chez moi, ce qui n'est pas mal en soi. Utilisant mon ordinateur, un petit coup de souris me met en lien avec un traiteur qui a traité ma demande de nourriture et qui, en moins de quatre jours est venu me livrer le tout à ma porte. Pas besoin de le payer sur livraison. Mon ordinateur s'en charge via Interac et le tour est joué. À la fin du mois, je pourrai même vérifier toutes mes dépenses alimentaires. Plusieurs

achats se font aussi via ma carte de crédit. Quel commodité moderne! Pouvoir payer plus tard en échange de l'intérêt que nous porte Visa.

Dans ma jeunesse, rien de tout cela n'existait. L'âge de pierre quoi. Mes parents n'auraient pu vivre une période de confinement. Nous restions en banlieue, sinon la campagne et mes parents ne possédaient pas d'auto. Alors, ma mère devait rester continuellement à la maison. Pour son épicerie, elle utilisait un appareil moderne, le téléphone, que se partageaient les quatre voisins de la rue. Je me souviens encore de notre numéro: 5-2312 Il n'y avait pas d'indicatif régional et chez nous trois sonneries indiquaient que l'appel



était pour nous. Notre téléphone noir et à cadran était accroché au mur dans la cuisine et comprenait un fil boudiné lui permettant de se réfugier dans le boudoir quand elle partageait ses malheurs matrimoniaux avec sa mère et les voisins. Revenons à l'épicerie. Ma mère appelait l'épicerie Gauthier, dictait la liste de ses besoins et recevait sa commande dans l'heure suivante. Pour le paiement, pas besoin de payer sur livraison. Ma mère disait de mettre ça sur le compte de mon père. Les cartes de crédit n'existant pas encore, le marchand attendait que ses clients reçoivent leur paie, et à la fin du mois il se faisait payer. Il ne pensait même pas à demander des intérêts, ayant intérêt à conserver ses clients. C'est ainsi que, mensuellement, mon père pouvait vérifier toutes les dépenses alimentaires de ma mère.

Le monde en direct

En confinement, on ne se sent pas seul. De jour et de nuit le monde entre dans notre salon et même dans notre chambre à coucher. La télévision est devenue une vraie compagne de vie. Les nouvelles sont tellement en direct qu'on a souvent l'impression d'y voir des événements à venir qu'importe le pays où l'action se déroule. On ne nous raconte pas le meurtre d'un noir survenu la semaine précédente, on le montre en direct. Les nouvelles télévisées nous suivent partout. Notre ordinateur et notre cellulaire deviennent des téléviseurs. Grâce à Hélix, la parole seule nous permet de changer de stations parmi les 63 disponibles. Les écrans des nouveaux téléviseurs sont tellement grands qu'ils occupent des murs entiers. À peine les événements produits, des analystes viennent nous dire comment les interpréter et nous indiquer qui sont les bons et qui sont les méchants. Des prêtres modernes.

Dans ma tendre jeunesse, la télévision n'avait pas d'écran. On parlait de la radio. Il faudra que j'attende mes huit ans avant qu'un téléviseur Philipps entre dans le salon de mes parents. En deux couleurs (noir et blanc) et avec seulement deux postes: Radio-Canada



anglais et Radio-Canada français, on avait droit à cinq heures d'émissions par soir. La télé n'avait pas de télécommande, il fallait vraiment se lever pour changer de chaînes ou de volume. (Nous étions la télécommande). Évidemment, on ne zappait pas. On

demeurait fidèle au poste en français, vu qu'on ne comprenait pas l'autre langue, qui de toutes façons amenaient les mêmes nouvelles. On ne voyait jamais les événements quand ils se déroulaient mais, quand on était chanceux, on nous en faisait la description. Nous avions le choix de nous faire notre propre idée des antagonistes. Mais, les prêtres, du haut de leur chaire, nous aidaient à penser à chaque dimanche.

La restauration souffre de la pandémie

En plein déconfinement, il existe des gens malheureux étant privés de leur table dans un fast-food pour y rencontrer leurs amis ou dans un restaurant pour rencontrer leur maîtresse et/ou amant. Les restaurateurs, trop nombreux, se plaignaient il y a trois mois, de devoir fermer leur restaurant faute de main-d'œuvre. Maintenant ils se cherchent des travailleurs et des clients et surtout de l'espace pour maintenir la distanciation sociale. Mauvaise habitude de vouloir prendre son déjeuner dans un restaurant qui nous sert les mêmes œufs et rôties qu'on pourrait manger à la maison pour le tiers du prix. Et je ne parle pas de l'eau additionnée d'un colorant, nommé café, dont il faut ajouter du lait et du sucre pour lui donner un certain goût. Je pense que la population vient de constater toute la dépense inutile dans ces restaurants, se découvrant même une capacité à se cuire elle-même des plats tout aussi délicieux et sauvant, par le fait même, le 15% de pourboire. La chaleur arrivant, il est certain que les vendeurs de crème glacée aux vingt saveurs et quatre formats vont s'en donner joie.

Dans mon enfance, je n'ai jamais vu mes parents en tête-à-tête dans un restaurant. Ni ailleurs, d'ailleurs. Manger dans un restaurant était une énorme affaire qui ne se produisait que dans des occasions très spéciales. Parfois, le dimanche, une roulotte à patates frites s'égarait dans ma rue et ma mère nous achetait un casseau de frites



inondées de sel et de vinaigre et qu'on devait manger avec un cure-dents. Pour nous, du fast food consistait en un sandwich bologne ou beurre d'arachide-banane à emporter pour manger dehors dans la cour ou dans la cabane dans le champ.



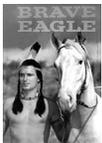
Par les chaudes journées de l'été, notre mère nous permettait un délice rafraichissant: un popsicle qu'elle avait fait elle-même avec de l'eau et du cool-aid aux fraises.

Les sports et loisirs.

Quel bonheur! Les autorités sanitaires viennent de permettre les sports et quelques loisirs à compter de la mi-juin. Les parents manifestent leur joie. Leur vie aurait été complètement chamboulée sans que le service des loisirs de la ville organise des camps d'été et que les organisations de baseball, de tennis et de soccer ne puissent organiser les activités sportives de leurs enfants. Il aurait sûrement fallu garder les jeunes à la maison et au mieux dans la cour. Quand il fera chaud, les piscines et les jeux d'eaux s'occuperont de leur corps juvénile. Après trois mois de confinement et de cours par Internet, les enfants en ont marre de vivre sous le toit familial et ne demande qu'à prendre le large. Et les parents ont hâte que leurs enfants jouissent enfin d'un peu de liberté, sous la supervision d'adultes.

Quand j'étais jeune, rester à la maison était une punition et n'était tolérable que les jours de mauvais temps et encore. En revenant de l'école, on mettait nos vêtements de jeu, faisait nos devoirs et répétait à notre mère nos leçons du jour afin qu'elle s'instruise elle aussi, puis nous nous dirigeons vers notre domaine: dehors.

J'ai joué à la cachette avec des gars, à la marelle avec des filles, aux cow-boys et indiens, au drapeau, à kick la cacanne, à la tag (avec des filles), au ballon-chasseur, au hockey dans la rue avec une balle. On prenait des courses en vélo avec des cartes fixées avec des épingles à linge dans les rayons pour imiter le bruit d'un moteur, les cheveux au vent. Je traversais la rue pour jouer à la balle (au fly).



L'été, on partait en expédition en forêt, une hache sur les épaules pour nous construire des forts près d'une voie ferrée. On y trouvait de vraies fraises (des champs) et des bleuets qui goûtaient le bleuets. Ils nous servaient de repas et de monnaie d'échange avec nos mères. Une chaudière de vingt livres de petits fruits nous garantissait une tarte comme dessert.

On revenait le soir, vannés, des éraflures sur les genoux, quelques gales de vieilles blessures, des vêtements sales et troués qu'on remettait au travail le lendemain matin. Nous n'avons jamais causé d'inquiétudes à nos parents. Marcher quinze kilomètres pour aller nous baigner dans la seule grande piscine de Trois-Rivières ne nous empêchait pas de revenir à pied et en pleine forme en passant par la passerelle du pont Duplessis située sous celui-ci. Ils ne nous ont jamais demandé ce qu'on faisait de nos journées. Mais le soir, à 21h00, on rejoignait notre lit avec plaisir.



Une famille

Cruelle période, ce confinement. Les enfants prisonniers de la maison familiale. Épouse devant gérer sa maisonnée avec un partenaire ne sachant qu'y faire. Défense de faire garder les jeunes par les grands-parents. Une désocialisation totale. J'écoute les commentaires des parents à la télévisions qui se désolent de devoir passer tout leur confinement avec leurs enfants et ados. Les conflits surgissent. Les repas se prennent à touet heure, au goût de chacun. Le déconfinement partiel devient rapidement un mini soulagement où chacun, à tour de rôle, se rend dans les magasins qui n'ont pas fait faillite, masque au visage, Purl à la main et crainte dans les tripes. Vivement l'achat de vêtements d'été, de vélos et de jeux de société. Et si on peut tricher pour aller voir ses amis dans le parc, loin des membres de sa famille, on en profite. On revient aussi au système Impérial. Du deux mètres on passe aux deux pieds.

Mon enfance se déroulait sous le signe de la famille. Quand mes parents me demandaient de faire quelque chose, je le faisais. Je les respectais et il en était de même pour mes tantes, oncles, grands-pères et grand-mères. Les meilleurs amis de nos parents étaient aussi nos parents et je ne voulais pas qu'ils disent à mes parents que je me comportais mal. Les repas se prenaient en famille et pas question de quitter la table avant que tous aient terminé le repas. On mangeait ce que maman avait préparé ou on passait sous la table. On s'habillait avec les vêtements achetés par celle-ci et ceux qu'elle nous confectionnait, qu'elle réparait et reprisait. On les usait jusqu'à la corde. Et quand on avait soif, on buvait directement du robinet et parfois du boyau d'arrosage. Pas question d'attendre qu'elle soit embouteillée. Évidemment, on ne recyclait pas à l'époque puisque nous n'avions rien à recycler.





La vie culturelle

La pandémie me touche directement. Membre du chœur de l'OSTR, nos activités sont au point mort. Impossible de respecter la distanciation sociale et pire, de chanter devant un public clairsemé. Chanteurs, humoristes, acteurs vivent le confinement comme une catastrophe. Notre fête nationale vient de perdre deux cents milles spectateurs.

Heureusement qu'Internet nous les rappelle à notre souvenir. Ils inventent de mini prestations pour nous divertir, gratuitement. Netflix remplace nos salles de cinéma. On vient de perdre accès aux films québécois.

Quand j'étais jeune, j'allais au cinéma le samedi après midi pour voir un film de Zorro et d'Abbott et Costello. Le cinéma québécois ne me manquait pas, il n'existait pas. Il y avait, paraît-il un chanteur québécois qui travaillait en France. Maintenant, un Félix porte son nom. Mais on entendait les Luis Mariano et Maurice Chevalier. Quand on parlait de culture on se référait à la culture maraîchère. À cette époque, le confinement n'aurait eu



aucune conséquence culturelle. Et puis, on ne fêtait pas la Fête Nationale. On célébrait la Saint-Jean-Baptiste en applaudissant un enfant aux cheveux blonds et bouclés, un mouton à ses pieds,

symbolisant le vrai caractère des Canadiens-Français de l'époque.

Avis à mes lectrices

Le *pouvoir des souvenirs* m'a été inspiré par un texte apparu dans mon Facebook.

L'auteur ne veut probablement pas de droits, puisqu'il n'a pas mentionné son nom. Il rappelle son enfance heureuse ce qui a rappelé la mienne, ni heureuse, ni malheureuse. Je me demande quel regard les jeunes d'aujourd'hui auront dans cinquante ans quand ils se remémoreront cette courte période de confinement. Je ne devrais pas pouvoir les lire à ce moment-là. Vous non plus.